

LE

PASSE-TEMPS

ET

LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES
excepté pendant la fermeture des Théâtres

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

V. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... - 1 »

SOMMAIRE

Causerie : La Chanson-Scie....	Léon MAYET.
Echos artistiques.....	X...
Nos Théâtres.....	X...
Épithalame	Eugène BERTHIER.
Par-ci, Par-là.....	MAUPIN.
Lettre Parisienne : <i>Les Mœurs de la Paix</i>	LA ROUVRAYE.
Droit du Maître (suite).....	Robert HEYMANN.
Le Bonheur de Flo (suite)....	Renée D'ULMÈS.
Chronique littéraire.....	Jean BACH-SISLEY.

cornée par toutes les voix, à toutes les oreilles ; elle s'attache à vos pas, vous poursuit sans trêve ni relâche, elle vous agace, vous horripile et, cependant, le moment vient où, par cet étrange phénomène que la science a qualifié d'« action réflexe », vous vous surprenez vous-même à la fredonner.

L'obsession débute généralement par un mot auquel une circonstance imprévue a fait un sort ou par un lambeau de phrase ramassé dans une pièce en vogue.

Le mot, la phrase ont plu à la foule qui trouve drôle de les répéter. Un chansonnier quelconque les aguiche au passage et en souligne quelques couplets bâclés à la hâte : la Scie est créée, elle fera son chemin.

Bientôt, elle grince à tous les carrefours, elle pénètre dans les ateliers, les magasins, les salons ; elle franchit les limites de la ville et — comme une tâche d'huile — s'étend sur la campagne.

La province — oh ! jeme garderai de lui en faire un reproche ! — n'a pas de Scies à elle. Elle vivotte sur celles que la capitale lui envoie, l'une venant — après un temps plus ou moins long — supplanter l'autre.

La Chanson-Scie est émaillée de locutions faubouriennes et de mots empruntés à la langue verte : elle ne cherche pas à dissimuler son origine.

Les spécialistes qui confectionnent ce genre de productions ne se fatiguent pas les méninges à chercher des rimes : quand celle dont ils ont besoin échappe à leur mémoire, ils ont tôt fait de fabriquer un mot nouveau.

Ils connaissent le public auquel ils s'adressent et sont assurés — d'avance — d'être compris, même en ne parlant pas français.

« La meilleure chanson — a dit le

célèbre Paulus — c'est celle dont les paroles et la musique frappent le tympan de la foule ; ce tympan qui, de la rue, ira résonner dans les salons ».

Prenez — les unes après les autres — les chansons passées à l'état de scies, et vous constaterez que c'est à la musique, entraînant et facile à retenir du refrain, qu'elles ont dû leur popularité.

Le cri : « Ohé, Lambert ! » retentit un dimanche d'été sur une ligne de la banlieue parisienne ; Lambert s'est égaré, ses amis le réclament ; d'un bout à l'autre du train la foule des voyageurs s'en mêle et fait chorus avec eux : « Ohé, Lambert ! ».

Quelques jours après, les chanteurs ambulants clament à tous les échos :

Quoi, vous n'avez pas vu Lambert
A la gare du chemin de fer ?
Hé ! vous n'avez pas vu Lambert
Lambert, Lambert ?

Et l'obsession dure plusieurs années, jusqu'au jour où l'introuvable Lambert est remplacé par Mathieu :

Tiens, voilà Mathieu,
Comment vas-tu ma vieille ?
Tiens, voilà Mathieu,
Comment vas-tu, mon vieux ?

Mathieu serait allé aussi loin que Lambert, si la ronde du Sultan de Belboula n'était venue jeter aux masses cette autre rengaine :

Vla c' que c'est, c'est bien fait
Fallait pas qu'il y aille !

La liste serait longue des chansons-scies qui ont fait leur tour de France, depuis **Le Beau Nicolas**, chanté — je devrais dire : crié — sur un motif de polka tzigane.

Le voilà Nicolas, ah ! ah ! ah !

et **Les Bottes à Bastien** :

Ah ! il a des bottes,
Il a des bottes,
Bastien !

CAUSERIE

La Chanson-Scie.

La Chanson-Scie est de création moderne ; elle remonte à cinquante ans à peine, et qu'est-ce qu'un demi-siècle dans la valse vertigineuse des calendriers ?

Vous n'êtes pas sans avoir fait cette remarque au théâtre : il suffit qu'un personnage de vaudeville ou de comédie répète — à tous propos et hors de propos — la même phrase, sur le même ton, pour que cette répétition obsédante ait le don de mettre le public en belle humeur.

Cette situation est fréquemment exploitée par les auteurs comiques : plus le personnage en question est naïf ou bête, plus il est assuré de déchaîner le fou rire dans la salle.

Tout le succès de la Scie est là : elle amuse — singulier amusement, n'est-ce pas ? — parce qu'elle revient sans cesse

Jusqu'au Pied qui r'mue :

J'ai un pied qui r'mue
Et l'autre qui ne va guère;
J'ai un pied qui r'mue,
Et l'autre qui ne va plus !

adaptation d'une ronde paysanne lancée par Joseph Kelm qui — en 1852 — avait déjà patroné le **Docteur Isambart** :

Une anglaise de qualité, té, té, té, té,
Ne pouvait plus prendre son thé
té, té, té, té...

Un rimailleur inconnu fait chanter au café-concert « une balançoire » dont le refrain, adroitement scandé :

Et ta sœur est-elle heureuse ?
Comment vont ses p'tits enfants ?

n'a aucun rapport — même éloigné — avec les couplets. Le public trouve cela « rigolo », bientôt on ne s'aborde plus dans les rues de la Ville-Lumière qu'avec cette question : **Et ta sœur ?**

L'expression fait fureur; elle sert à tous les usages, elle est mise à toutes les sauces; pour se débarrasser d'un importun aussi bien que pour esquiver une réponse gênante.

Le plus lourdaud s'imagine avoir de l'esprit quand il s'est approprié cette lancinante interrogation : *Et ta sœur ?* en laquelle s'est concentré — pendant un laps de temps relativement long — tout notre humour national.

Le « **Ah ! zut alors si tout l'monde est malade** » profita de l'accueil enthousiaste fait — en France — à la fameuse marche de Garibaldi, jouée à la terrasse de tous les cafés par les pifferari italiens.

J' cours chez l' pharmacien,
Dieu que j' suis vexé, nom d'un chien !
Hier en dinant ma sœur à trop mangé d' salade
L' marchand d' potion
Dit qu'elle a l'indigestion.

Et, comme toute la famille a mangé de la salade, l'indigestion est générale : le père, la mère, le jeune frère réclament tour-à-tour les soins du potard, au grand désespoir du frère aîné empêché d'aller faire « son petit tour de ballade ».

Plus récente, la chanson-scie : **En voulez-vous des z'homards ?** fut suggérée à ses auteurs — MM. Muffa et Desmarts — par certains cas d'empoisonnement attribués, à tort ou à raison, à ces crustacés.

En voulez-vous des z'homards ? criaient les loustics, à quoi d'autres loustics répondaient : **Ah ! les sales bêtes, elles ont du poil aux pattes !**

Nous sommes décidément un peuple bien spirituel !

La scie du jour : *Viens, Poupoule !* est conçue dans la note de ses devancières.

L'auteur de la chanson vante tout d'abord les agréments du café-concert (parbleu !) et le charme — discutable —

des guinguettes des environs de Paris. Ils se rit des vieux époux et des jeunes mariés et se montre peu respectueux des gardiens de la paix et des députés.

Voici le couplet du gardien de la paix :

Avec sa femme un brave agent
Un soir rentrait gaiment,
Quand tout à coup, jugez un peu,
On entend des coups du feu
C'étaient messieurs les bons apâchés,
Pour s'donner des panach's
Qui s'envoyaient quelques pruneaux
Et jouaient du couteau
L' brave agent
Indulgent

Dit à sa femme tranquillement :
Viens, poupoule (*bis*) viens !
Pourquoi les déranger ?
Ça pourrait les fâcher

Ah !
Viens, poupoule (*bis*) viens !
Ne t'mets pas en émoi
Ils s'tueront bien sans moi.

Je me serais volontiers dispensé de faire une place au couplet qui concerne nos honorables, mais plusieurs d'entre eux — au cours des débats sur les congrégations — l'ayant chanté en plein Parlement pour interrompre les orateurs de la minorité, il me paraît utile d'en faire savourer les beautés au plus grand nombre :

Un député tout frais nommé
Invitait sa moitié
A s'nir entendre un grand discours
Qu'il prononçait l'même jour.
Mais à peine a-t-il commencé
Qu'on lui crie : C'est assez !
Constitution ! Dissolution !
Pas d'interpellation
Ahuri,
Abruti,

Il prend son chapeau et dit :
Viens, poupoule ! (*bis*), viens !
Je ne veux pas devenir sourd
Pour vingt-cinq francs par jour
Ah !
Viens, poupoule (*bis*) viens !
C'est bien assez, ma foi,
D'être engueulé par toi.

Viens poupoule ! appartient désormais à l'Histoire : c'est pourquoi — rompant avec ma réserve habituelle — je ne me suis pas cru autorisé à remplacer par un terme plus anodin, le terme un peu... vif de la fin.

La Scie est une forme populaire — il serait plus exact de dire : populacière — de la chanson. Les uns la trouvent amusante, les autres la trouvent bête : tout le monde la chante.

N'est-ce pas le bon poète chansonnier Montoya qui a dit.

Malgré les heures maussades
Qu'aujourd'hui nous traversons,
Et le dégoût par rasades,
Vivent encore les chansons !

LÉON MAYET.



Echos Artistiques

Nos anciens artistes : M. Duffaut est engagé pour la future saison, à l'Opéra français de La Haye, comme fort ténor, en remplacement de M. Moisson, notre ancien pensionnaire du Grand-Théâtre où il créa la *Navarraise* sous la direction Vizentini, qui passe au théâtre de la Monnaie, à Bruxelles.

Mme Marie Thiéry vient de résilier à l'amiable son engagement à l'Opéra-Comique et a traité pour une série de représentations à donner à Nice, au cours de l'hiver prochain.

Le *Ménestrel*, dans son dernier numéro donne l'état des recettes des concerts et des music-halls pendant l'année 1902 et constate avec amertume les recettes toujours croissantes des music-halls, tandis qu'il voit descendre celles d'entreprises hautement artistiques, comme la Société des Concerts du Conservatoire et celles des Concerts Colonne et et Lamoureux. Ainsi, la Société du Conservatoire a une différence de 34.772 fr. sur les recettes de 1901; le Concert Colonne, une différence de 49.904 fr. et le Concert Lamoureux, une différence de 101.971 fr.; tandis que la Scala a une augmentation de recettes de 181.046 fr.; la Cigale, de 154.476 fr.; le Casino de Paris, de 109.743 fr.; les Folies-Bergères, de 350.251 francs.

C'est un signe des temps, qui nous prouve à quel infime degré est descendu l'abaissement de notre goût national.

Sur la subvention de 240.000 francs accordée par le gouvernement à la Comédie-Française, le ministre de l'Instruction publique garde par devers lui quarante-huit mille francs.

Avec cette somme, le ministre peut, chaque année, accorder telles ou telles gratifications, payer tel ou tel engagement refusé par le comité d'administration, etc.

Parmi les sociétaires, il en est un certain nombre qui touchent tous les ans, une indemnité fixe, prélevée sur la réserve du ministère. C'est ainsi que M. Mounet-Sully reçoit 5.000 fr.; M. Coquelin cadet, 5.000 fr.; Mme Bartet, 5.000 fr.; Mme Pierson, 2.000 fr.; Mme Dudley, 2.000 fr.; M. Le Bargy, 1.800 fr.

M. Le Bargy estime que la situation qu'il occupe, aussi bien que les services qu'il a rendus à la maison, méritent un traitement meilleur. Il a donc demandé au ministre, par l'intermédiaire de l'administration, que l'indemnité qu'on lui verse sur la réserve ministérielle soit portée à 5.000 francs par an.

S'il n'est pas fait droit à sa demande, M. Le Bargy donnera sa démission, et son intention serait de devenir co-directeur d'un théâtre duboulevard.

Le comédien italien Novelli a donné, à Constantinople, dans le courant du mois d'avril quatre représentations : *Le*

Père Lebonnard de Jean Aicard, dont il a fait, comme on le sait, une création magnifique ; *Kean*, de Dumas père ; *Shylock* ; *Othello* sous le titre de *Jaloux*.

La censure ne s'est pas bornée à modifier le titre des pièces ; de nombreuses coupures ont été pratiquées. Dans *Lebonnard*, une réplique importante a été supprimée par ce que le nom du Christ y figurait. Dans *Kean*, il est question d'un certain Ibrahim : on a changé son nom en celui de Tom. Dans *Othello*, toute la première scène a été supprimée : Venise disparaît ! Enfin, *Shylock* fut un moment interdit, sur la demande du grand-rabbin. Il n'a pas fallu moins, pour fléchir la censure, que l'intervention de l'ambassadeur d'Italie, et la demande d'une indemnité égale à la location, qui était très importante.



NOS THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE

Les représentations de *Rothomago* que nous avons annoncées, il y a quelques jours, pour le courant de ce mois, n'auront pas lieu ; à la place de cette féerie, nous aurons le *Tour du Monde en 80 jours*, qui n'a pas été joué à Lyon depuis douze ans.

La reprise de la légendaire pièce de Dennery et Jules Verne aura lieu, au Grand-Théâtre, le samedi 30 mai, veille de la Pentecôte, avec tout le matériel et les décors du Châtelet.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

L'affiche des Célestins continue à offrir une variété bien faite pour satisfaire les amateurs de vaudeville et de comédie.

Mardi et mercredi deux représentations de *Le Système du docteur Goudron et du professeur Plum*.

Jeudi, une seconde représentation de *La Châtelaine* d'Alfred Capus, avec Mme Jané Hading et M. Duquesne.

Vendredi, *La Famille Botéro* par la tournée Achard.

Samedi, dimanche en matinée, dimanche soir, lundi et mardi, dernières représentations du *Grand Guignol*.

Mercredi 13, soirée de gala, avec le concours de M. Le Bargy et de Mme Cora Laparcerie, l'*Autre Danger*, le grand succès actuel du Théâtre-Français, qui vient d'être joué à la représentation de gala organisée en l'honneur d'Edouard VII.

Le vendredi, 15 mai, il nous sera donné d'applaudir ensemble les trois Coquelin. Le programme de cette soirée, choisi par l'impresario M. Henry Hertz, comprendra trois chefs-d'œuvre

du Théâtre-Français : *Gringoire*, *La Joie fait peur* et les *Précieuses ridicules*

Le 16, première représentation de *Jeu-nesse*, la pièce la plus célèbre du répertoire moderne allemand dont la traduction française obtint plus de 100 représentations, cet hiver, à Paris.

LA CRÈME SIMON est la meilleure des Crèmes



EPITHALAME

J'ai rêvé, quelquefois, d'un séjour enchanteur,
Palais aux lambris d'or ou modeste chaumière,
Mais abri toujours sûr, car j'y trouvais un cœur.
J'ai refait ce doux rêve en cette nuit dernière :
Mignonne, près de vous j'avais passé le jour ;
Dans le ravissement j'écoutais vos paroles,
Je vous ouvrais mon âme et vous disiez : Amour.
Sur de chastes autels nous dressions nos idoles ;
Le ciel était plus près et plus beau l'horizon.
En voyant scintiller les plus belles étoiles
Nos deux cœurs amoureux battaient à l'unisson,
Et l'heureux avenir laissait tomber ses voiles.

Mais la nuit a passé, déjà le jour se lève ;
Le soleil printanier vient dorer nos coteaux ;
Je m'arrache au sommeil : ce n'était point un rêve
Qui plaçait devant moi des mirages si beaux.
Je possédais vraiment cette épouse charmante
Qui m'apportait son cœur, palais aux lambris d'or,
Cet être au doux profil, cette divine amante
Que je veux adorer demain, toujours, encor.

Eugène BERTHIER.



Par ci, Par là !

Les démissions d'officiers se succèdent dans l'armée d'une façon qui doit donner à réfléchir à nos gouvernants et qui prouvent un état général plus près de l'anarchie que de la maladie !

L'état militaire est un état qui n'admet pas deux manières d'être envisagé, et quand on y entre, on doit le faire en toute connaissance de cause et avec la plus entière abnégation.

C'est un état fait tout de devoir et d'obéissance et il n'y a pas deux façons de l'adopter.

Que tout homme ait le droit de conserver ses convictions personnelles, ceci est indiscutable ; mais, dans le métier de soldat, elles doivent passer après le devoir et n'ont le droit de s'afficher qu'en dehors du service.

Si la conscience du colonel X... ou du lieutenant Y... se trouve froissée par un ordre ministériel, c'est fort regrettable évidemment pour la personnalité en jeu ; mais cela se reproduit à chaque instant de la vie, quelle que soit la condition d'un citoyen et c'est une question qui ne doit pas entrer en ligne de

compte et ne doit nullement influencer l'exécution d'un ordre !

Dans ce cas-là l'officier n'a qu'à se rappeler l'abnégation que lui impose le costume qu'il a l'honneur de porter, exécuter l'ordre qui lui est donné et démissionner ensuite.

Mais refuser d'exécuter un ordre c'est se mettre en rébellion avec la loi, c'est donner un exemple regrettable d'indiscipline et, en aucun cas, un fait semblable ne doit être approuvé.

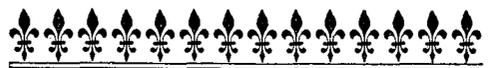
Combien de fois dans la vie ne nous est-il pas arrivé à chacun de faire des démarches, de remplir des fonctions ou d'assister à des faits dont le fonds était en contradiction flagrante avec nos idées, nos convictions et nos pensées ?

Si on ne se révolte pas dans ces moments-là, c'est qu'on garde la conscience de l'accomplissement du devoir, sans en discuter le juste ou l'arbitraire, et qu'en soi-même on se dit que si l'on fait mal, la responsabilité en reste non pas à nous, instruments de l'heure néfaste, mais à ceux qui ont conçu l'idée et en ont ordonné l'exécution.

C'est pourquoi je ne saurais approuver toutes ces démissions bruyantes, qui sentent le cabotinage d'une lieue et qui n'ont, neuf fois sur dix, qu'un seul et véritable but : celui de mettre en lumière des noms ignorés jusqu'alors, et de jeter dans la bourrasque politique des candidats futurs que le scandale seul peut signaler au suffrage universel !

C'est un symptôme démoralisateur de l'avenir et qui pourrait être gros de dangers si, un jour, nous devions faire appel à l'armée pour réprimer un mouvement intérieur.

MAUPIN.



Lettre Parisienne

Les Mœurs de la Paix

A propos de la visite du roi d'Angleterre

Curiosité, déférence, courtoisie, sympathie : tels sont les sentiments — de grisaille comme le ciel — par lesquels Paris a passé pendant ces trois jours de gala. Paris, artiste et centre du commerce de luxe et d'élégance, a fait à l'ancien prince de Galles dont le bon garçonisme de bon ton, relevé encore d'ironie dandy, s'est transformé, par grâce d'état, en une majesté vraiment royale dans sa bienveillance avisée, l'accueil qui convenait à cet appréciateur si distingué de son charme.

Il y avait eu, jusque dans un temps peu éloigné, de noirs nuages sur la Manche, ils ne sont peut-être pas tous dissipés et la France n'a pas tout oublié. Mais il se trouve que son hôte d'aujourd'hui ne pourrait sans injustice être rendu responsable de la politique du règne précédent, de cette politique hostile et provocante, dont le ressentiment national, comme d'ailleurs l'opinion universelle, a fait porter tout le poids sur un nom que l'orgueil britannique est seul à glorifier. Le roi Edouard n'a eu garde de se faire accompagner d'aucun membre du gouvernement anglais, et il est bien certain, en effet, que si l'on avait vu, en France, à ses côtés, M. Chamberlain, puisqu'il faut le nommer, la campagne déplorable, essayée par la « Patrie » et le groupe de nationalistes énergumènes qui font sa clientèle, eût gagné tout Paris et le pays entier comme par une trainée de poudre.

Edouard VII est venu en messager de paix et la « ville magnifique » dont il parle toujours avec une émotion communicative lui a été reconnaissante et pour le passé évoqué et pour l'avenir promis.

« Messieurs », affirmait-il vendredi, dès son arrivée, en répondant à l'adresse de la Chambre de commerce anglaise de Paris », il n'est pas besoin que je « dise avec quel plaisir sincère je me « retrouve une fois de plus dans le Paris auquel, vous le savez, j'ai fait, par « le passé, de très fréquentes visites, avec « un plaisir toujours plus grand, pour « lequel j'éprouve un attachement fortifié par tant d'heureux souvenirs que le « temps ne pourra jamais effacer.

« Les jours d'hostilité entre les deux « pays sont, j'en ai la ferme confiance, « heureusement finis, et j'espère que, « dans les relations anglo-françaises, « pendant le siècle où nous sommes, « l'histoire ne pourra trouver qu'une « amicale émulation ».

Et nous n'avons aucune raison, au contraire, de douter de la parole du roi d'Angleterre, dont la présence même et la courtoisie marquée avec laquelle il s'était annoncé en France par la démonstration navale d'Alger sont, d'ailleurs, déjà garantes.

Evidemment, le Paris d'aujourd'hui n'a pas manifesté l'enthousiasme de l'accueil fait aux marins de l'amiral Avellane venus en avant-garde de leur souverain, le czar de Russie, et plus tard à celui-ci. Il y a plus qu'une nuance : l'empereur Nicolas vient en France en allié, le roi Edouard en ami ; il y a toute la différence qui existe entre les rapports de famille et les relations de société.

Cependant la démarche du roi d'Angleterre est flatteuse pour l'amour-propre de la République, elle a son prix pour sa politique. La Russie, la première et spontanément, a rompu l'isolement où semblait tenue la France républicaine. Il y a, là, un souvenir que nous n'oublierons jamais. Mais il faudra tenir compte, dans l'avenir, que le roi Edouard, prenant peut-être, spontané aussi, l'avance sur sa propre nation, est le premier souverain de marque, si l'on peut ainsi dire, qui ait confirmé l'initiative de la Russie, et de façon désintéressée, ou, du moins, sans intérêt direct.

On aime assez, en France et partout aussi, à chercher toujours un dessous aux cartes et à deviner un intérêt caché dans des démarches comme celle dont nous venons d'être honorés. La diplomatie n'a pas tant de secrets machiavéliques et le fin mot le roi d'Angleterre l'a certainement dit dans sa réponse à la Chambre de commerce anglaise. Cette réponse signifie, sans aller plus loin, qu'une grande nation — l'Angleterre — veut entretenir avec une autre grande nation — la France — des relations normales, courtoises, cordiales même. Cette intention, traduite comme elle l'a été par toute l'attitude de son souverain, a un caractère de prévenante obligeance dont notre sympathie déjà ancienne pour la personnalité de celui-ci doit encore s'accroître.

Depuis que, à l'exemple donné par la Russie, la quarantaine dans laquelle l'Europe monarchique tenait la République française, a été levée, il semblerait que l'horizon de la politique universelle s'est élargi. Les mœurs de la paix s'imposent avec dignité ; les chefs d'Etat, en multipliant ces visites de capitale à capitale, semblent à l'envi désireux de les développer et de les faire entrer, par l'exemple et la conviction des yeux dans vie des peuples.

Les temps sont bien changés, et pour l'Europe et pour la France pour la France surtout, quelles que soient les tristesses de sa politique, l'ombre au tableau qui nous empêche de jouir pleinement, sans arrière-pensée, de la noble récompense offerte à la droiture et à la sagesse de la République d'hier.

LA ROUVRAVE.



DROIT DU MAITRE

Drame en un acte, par ROBERT HEYMANN

(SUITE)

COMTE TERTZKY

Tu l'as soigné pendant des années avec le dévouement d'une croyante. Mais il n'est pas de force qui résiste au doute (*Après une pause*) Tu étais vraiment belle en cette heure de désespoir. Tu me regardais avec des yeux brillants, tu jetais les bras autour de mon cou et tu me disais tout bas : « Partons, emmène-moi d'ici, pour toujours ! » Dans tes yeux il y avait comme des flammes, et moi...

MADAME FLEURON

Tu aurais pu m'enlever impunément et pourtant tu ne t'es pas approprié ce qu'un autre aurait considéré comme un butin après les années de sacrifice et de désespoir. *Et cela était du courage.* Dès ce moment, je t'aimais.

COMTE TERTZKY

Pourquoi appelles-tu cela du courage, ma bien-aimée ? Tu étais faible. Pas une main, peut-être pas même une pensée, ne te soutenait. Mais ton honneur était en toi et je me jurais de le protéger. Cela justement parce que tu étais faible. Tu as combattu avec moi, tu m'as donné, en t'abandonnant loyalement, ce qui fait ma force, ma puissance. La faiblesse de la femme est un bien meilleur bouclier que le courage de l'homme.

N'ai-je pas pris sa place ? La place de l'ami ? Dans ce moment, il aurait tenu le bouclier levé au-devant de toi et t'aurait protégé même contre mes pensées. J'ai simplement fait de même.

MADAME FLEURON

Ils auraient tous agi autrement.

COMTE TERTZKY, *il se lève, va et vient dans la chambre*

Peut-être... car ils sont tous des lâches.

MADAME FLEURON

Je m'en souviens encore comme si tout s'était passé hier. Il m'attirait dans ses bras et me disait, anéanti : « Je vais mourir, Madeleine. » Je ne pleurais pas. Lui souriait. C'était encore — en ce temps-là — un noble cœur. « Je vais te donner l'adresse de mon seul ami, continua-t-il, il se trouve actuellement en Afrique. Tu lui enverras un télégramme, car il est nécessaire que quelqu'un vienne qui te protège. » Tu sais, je ne comprenais pas du tout le sens de ses paroles. J'en étais même offensée et je répondais brusquement : « Je n'ai besoin d'aucune protection. Je me protégerai bien moi-même. La société à laquelle j'appartiens, l'honneur, sont suffisants ». Mais il souriait de nouveau et me pria d'exécuter sa dernière volonté. Je l'ai fait. Alors se succédèrent les jours terribles où sa douloureuse maladie le transforma en une brute odieuse. Il m'injurait. Puis vinrent les jours de solitude dont je fis l'apprentissage. Les uns venaient après les autres : celui-ci était un

ami de club, celui-là l'avait connu à la bourse, cet autre avait fait son service avec lui. Tous étaient de ses amis et venaient prendre des nouvelles de sa santé. En réalité ils venaient se rendre compte s'il devait bientôt mourir. Chacun d'eux portait un masque devant son véritable visage, mais un masque si grossier que l'on s'en apercevait toujours. Le mourant, avec son regard profond, ne s'en apercevait pas moins. Combien il a dû souffrir dans ses moments lucides ! Il désirait te voir comme on désire voir une mère. Et eux, qui se contenaient encore devant lui, souriaient en s'en allant et baisaient ma main plus longuement qu'ils ne l'auraient fait autrefois. Ils me regardaient, m'examinaient avec leurs yeux sans larmes et parlaient de lui comme s'il était mort depuis longtemps. Alors j'ai compris. Il ne me protégeait plus. Tous espéraient : le monde m'offrait à leurs désirs, me livrait à leurs pensées, à leurs conversations. Tu vins ! Brûlé par le soleil d'Afrique, fier et grand ! Et lorsque je te vis, je fus plus tranquille. Une douce sécurité se respirait autour de toi. Chacun de tes regards signifiait la force. Ensuite se succédèrent les siècles du combat terrible entre le mourant et sa volonté. Il devenait lâche et indigne. Peut-être la maladie rend-elle tous les hommes ainsi. Cela explique la cruauté de l'agonisant... Jour et nuit, tu étais à mes côtés, m'illuminant de ton regard si fort. Tu couchais près de lui et quand la fatigue anéantissait mon corps, tu veillais sur mon sommeil. Et cela me paraissait très naturel. Cependant, furent dites d'affreuses calomnies. Comme tu as parlé en homme véritablement homme au premier de ceux qui les préférèrent ! Tu lui fis perdre, le jour suivant, la même main qu'il avait levé la veille contre toi. Et pourtant, lorsque tu vins près de son lit, à peine ta main avait-elle déposé le pistolet, son premier mot, à lui, fut une accusation. Puis, ce fut le tour des autres, et pas un seul instant tu n'as cessé de me protéger. Puis encore la fin, cette fin terrible, odieuse, qui me jeta dans tes bras comme un butin. Et c'est une de tes actions magnifiques que d'être resté si fort.

COMTE TERTZKY

Il ne m'en coûtait aucune peine, car cela se comprenait très naturellement. Ce que l'on dédaigne de la servante, on l'accepte de la reine. C'est le devoir de l'homme. Il n'y a pas de plus grande lâcheté que de violer la pureté de la femme, fût-ce même seulement par un regard. La mort est là pour punir cette lâcheté. Et je veille sur toi.

MADAME FLEURON

Oui, tu veilles sur moi. Nulle part je ne pourrai me sentir plus en sûreté que sous ta protection et surtout (*souriant*) sous la protection de ton amour. N'est-il pas vrai ?

COMTE TERTZKY, *courant à elle et l'embrassant.*

Mon aimée ! Oui, mon amour veille sur toi, car à toute heure qui passe il est à tes genoux, il écoute les battements de ton cœur, il suit la direction de ton regard, il

cherche à deviner les désirs de tes lèvres. Mon amour est ton bouclier.

MADAME FLEURON

Il me semble que je suis une princesse lointaine qui n'a rien à souhaiter parce qu'elle est seule. Son empire est la foi et l'amour. La force veille jour et nuit au seuil de sa demeure où coule une rivière rouge comme du feu. C'est du sang. Mais je me réjouis de ce sang vermeil, car il est la source où mon gardien puise sa force. Je suis cruelle, n'est-ce pas ?

COMTE TERTZKY

Tu es femme et je t'aime... Pourquoi ne devrais-je pas voir en souriant couler le sang de tes ennemis ?

MADAME FLEURON

Oui, le sang de mes ennemis. Mais moi je ne pourrais pas te voir mourir. A ton sang se mêlerait mon sang qui coulerait comme une rivière ardente dans l'Eternité.

(Longue pause pendant laquelle ils se tiennent embrassés en silence. Sept heures sonnent. A la porte se montre le valet de chambre.)

SCÈNE VIII

LE VALET DE CHAMBRE

La voiture attend monsieur le comte.

COMTE TERTZKY

C'est bien.

(Le valet sort.)

SCÈNE IX

COMTE TERTZKY

Je dois partir, ma chérie.

MADAME FLEURON

Tout de suite ? Qu'y a-t-il donc... ?

COMTE TERTZKY, *l'interrompant.*

Rien... Une histoire désagréable qui ne peut t'intéresser.

MADAME FLEURON

Et tu ne dîteras pas ici ?

COMTE TERTZKY

Si. Je serai de retour dans une heure. Au revoir, Leine.

MADAME FLEURON

Au revoir, mon aimé. Je t'attends exactement et... (*le retenant un instant et lui souriant tendrement*) laisse tes pensées auprès de moi pour que j'aie un entretien avec elles, n'est-ce pas ?

COMTE TERTZKY

Mes pensées ? Elles t'entourent et attendent ton sourire.

MADAME FLEURON

Alors, je les conduirai dans ma chambre pendant ton absence, je leur montrerai la veilleuse, les fourrures épaisses et un lit sur lequel des roses rouges formeront une couronne de couleurs et de senteurs.

(Le comte Tertzky sort.)

SCÈNE X

MADAME FLEURON s'assied dans un fauteuil et lit. La femme de chambre entre et allume le

lustre. Elle s'en va. Après quelques instants, elle revient.

SCÈNE XI

LA FEMME DE CHAMBRE

Un homme désire absolument parler à Madame.

MADAME FLEURON

Je ne suis pas visible.

LA FEMME DE CHAMBRE

Il ne se laisse pas éconduire. Il dit qu'il supplie Madame de lui accorder un court entretien.

MADAME FLEURON

Sa carte ?

LA FEMME DE CHAMBRE

Je la lui ai déjà demandée. Il n'a pas tout d'abord compris ; puis il m'a dit que je devais annoncer Franz Gabler. Il a l'air bien pauvre. Peut-être veut-il demander une aumône.

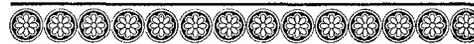
MADAME FLEURON, *après un instant de réflexion.*

Faites-le entrer.

(La femme de chambre sort. Peu après entre Franz Gabler.)

(à suivre)

Éternelle Jeunesse par les **Produits de Mme Lutwig :**
CRÈME LUTWIG pour le teint et les rides, 1 fr. 25 —
SÈVE ORIENTALE pour les soins de la chevelure (arrête en 8 jours la chute et ramène les cheveux blancs à leur teinte naturelle), 2 fr. — **LOTION ORIENTALE** pour développer et raffermir les seins. — Consultations gratuites d'hygiène et de beauté.
Rue de la République, 65



LE BONHEUR de FLO

(SUITE)

— Je ne peindrai pas davantage aujourd'hui. J'ai besoin de réfléchir. Va, ma petite.

— Vous ne m'embrassez pas, tante ?

Gilberte posa ses lèvres sur le front virginal et, dans ce baiser, sentit fondre sa jalousie.

Impossible d'en douter, Flo aimait Pierre. Sans peine le poète charmeur avait conquis ce petit cœur romanesque. Donc il fallait que Mme Somange sacrifiât son caprice pour faire le bonheur de cette enfant. Bonheur, qu'en sait-on ? Déjà, en son cerveau effrayé par ce mot de sacrifice, accourait, légion, toute la logique bourgeoise, tous les lieux communs de l'égoïsme : « Il n'a pas le sou,



CRÈME SIMON
POUDRE
SAVON

† Sont adoptés par les
Dames du monde entier pour
adoucir, velouter, blanchir
la peau du visage et des mains. †
Se méfier des contrefaçons et imitations

**C^{IE} AMERICAINE
DE CHAUSSURES**
45, rue de la République, LYON
(en face les Magasins des Deux Passages)

ARTICLES DE LUXE DERNIER GENRE
DEUX PRIX SEULEMENT
7 fr. DAMES — 9 fr. HOMMES

A LA
GRANDE MAISON

Place de la République

ACTUELLEMENT
jusqu'à fin mars
SÉRIE EXCEPTIONNELLE

COMPLET 33 fr.
forme VESTON
HAUTE NOUVEAUTÉ

**LESSIVE
PHÉNIX**

NE SE VEND QU'EN PAQUETS

de 1, 5, et 10 kilogr., 500 et 250 gr.
portant la signature J. PICOT

Tout produit en sac toile ou en vrac
c'est-à-dire non en paquets signés
J. PICOT, n'est pas de la

LESSIVE PHÉNIX

et puis les poètes sont de mauvais maris, c'est un fait reconnu ». D'abord, ces raisons suffirent à la convaincre, puis un remords s'agita tout au fond de sa conscience. Pour se prouver à elle-même que son seul mobile était l'intérêt de Flo, elle voulut un avis étranger; mais, avec l'inconsciente ruse féminine, elle choisit tout juste l'arbitre qui devait lui donner une approbation. Elle attendit la visite de son beau-frère. Quand il vint la voir, elle l'entraîna dans son petit salon.

Il la regardait, intrigué.

— Vous m'avez dit plusieurs fois que vous étiez un sage. Je vais avoir recours à votre sagesse.

— Parlez!

— Me conseillez-vous de marier Flo?

Et comme il restait muet, devenu subitement pâle, elle se mit à rire, un rire aigu de névrosée.

— Ah! ah! ah! Quelle drôle de tête! On dirait qu'il s'agit de vous!

— En vérité, ma chère Gilberte, pour une question si grave, je ne saurais...

Il essayait une réponse évasive, très visiblement gêné.

Mais elle, insistant:

— Si!... si!... Vous êtes d'excellent conseil!

Il se décida enfin à parler.

— Alors vous voulez marier Flo?... Mon Dieu! les hommes ne valent pas grand'chose! — la regardant, il songea: les femmes non plus: et soudain, décidé: — Mariez-la, oui, vous avez raison, il faut la marier!

Gilberte fit une pause, un peu tremblante avant de risquer sa demande:

— M'engagez-vous à la marier... à un poète, par exemple?

Et lui, devinant le nom sous-entendu:

— Gardez-vous-en bien!

Elle se mit à rire franchement, soulagée de la petite appréhension qui la troublait malgré qu'elle en eût.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'elle est trop poétique.

— Ah! ah! toujours paradoxal, mon bon Henry! C'est égal, merci de tout cœur!

Et, la conscience désormais paisible, elle songea: « Pierre Sorel trouve Flo gentille, mais cela ne peut pas être sérieux. Nous verrons bien s'il saura me résister. »

Toute la journée elle fut d'une humeur charmante, et, le soir, embrassa tendrement Flo, la câlinant comme une mère véritable:

— Je t'aime tant, ma petite! Vois-tu, mon unique préoccupation est ton bonheur!

Flo cueillait des fleurs dans le jardin pour orner les vases du salon. Son re-

gard errait, charmé, autour de ce coin verdoyant et fleuri. Elle respirait les très suaves parfums de roses et d'héliotropes et, dans ce calme odorant s'alançait de bien-être.

Elle tressaillit. On avait sonné. La grille grinça, et elle vit la silhouette haute et souple de Pierre.

Le soleil, ce jour-là, luisait, très ardent. Il lui sembla que, soudain, il flamboyait comme un brasier. Elle sentit les rayons lécher de sa robe, traverser l'étoffe, brûler sa chair. D'un geste instinctif, elle étendit la main pour protéger ses yeux éblouis. Voulant excuser son trouble, elle murmura:

— Le soleil...

Elle restait debout devant lui, les paupières baissées, remuant les roses entre ses doigts nerveux. Son cœur battait si fort qu'on voyait son corsage se soulever et s'abaisser.

— Madame votre tante est-elle chez elle? demanda Pierre.

— Non, mais elle va rentrer bientôt, je pense.

— Je l'attendrai, dit-il. Nous sommes parfaitement bien ici.

Ils s'assirent sur un banc.

Dans le milieu artiste, les jeunes filles ont une liberté bien plus grande que dans les milieux bourgeois. Flo ne pouvait donc rien voir d'incorrect dans ce tête à tête avec un jeune homme. Ce n'était pas la première fois que pareille chose lui arrivait, pourtant elle se sentait gênée et se recula pour laisser le plus de distance possible entre eux. Il y eut un instant de silence. Elle risqua un coup d'œil du côté de Pierre. Son profil si pur, le velouté de sa joue, la grâce de sa bouche étaient d'un adolescent. Elle éprouva pour lui de la tendresse, mais il tourna la tête et, devant son regard dur, elle se troubla, tout intimidée.

— Que de roses dans votre jardin, dit-il.

Elle demanda:

— Vous aimez les roses?

— Je les adore! Les roses ressemblent à des femmes. Les roses blanches sont des vierges pâles qui n'aimeront jamais. Les roses roses sont de timides amantes qui rougissent sous les baisers. Les roses rouges sont de belles filles rieuses et voluptueuses.

— Comme c'est joli, ce que vous dites-là! murmura-t-elle, extasiée.

Flatté de cet éloge, il parla davantage. Il lui raconta son âme, qu'il voyait avec des yeux de poète, embellie et transfigurée. Flo l'écoutait avidement. Sur son teint des lueurs roses paraissaient et disparaissaient.

(à suivre)

Renée D'ULMÈS

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Humbles drames, Jean Lorédan, préface de Jean Aicard (Deyarric et Cie Paris).

Dans la préface qu'il a écrite pour ce recueil de vingt-quatre contes, vraiment exquis, le noble poète Aicard nous dit : « Leur simplicité est comme imprégnée d'un charme pénétrant et doux auquel vous ne résisterez pas ». Et il a raison ; à peine a-t-on ouvert le livre que la sympathie profonde, constante « doucement amère » qui incline l'auteur vers les humbles, vers les souffrants très petits nous saisit, nous enveloppe, nous pénètre jusqu'au cœur. Et le maître ajoute : « Ici rien n'est pour l'effet, tout est selon la vérité ». Hélas ! Et nous sentons que cela est si vrai que notre émotion grandit à toutes les pages de ce beau livre, à chacun de ces récits si divers et cependant tous inspirés par cette même pitié qu'Aicard ainsi définit : « Elle prend l'accent même de ceux qu'elle voudrait consoler, car elle sait très bien que rien ne les consolera. Elle a comme la pudeur des mots qu'elle emploie pour raconter des misères qui sont fatales ; elle sait trop que la destinée ne s'émue d'aucune de nos plaintes ; elle aurait honte des colères inutiles ; et tout son charme vient, j'imagine, de ce qu'elle descend en des enfers mornes comme des limbes, non pour tenter d'en arracher les damnés, mais, plus héroïquement peut-être, pour partager leur souffrance lente, monotone, définitive ». Il est difficile de choisir dans cet écrivain de bijoux vraiment exquis, d'une langue si simple, si claire, si colorée, si purement française ; néanmoins je puis bien avouer mes sympathies particulières pour la série exquise des petits contes ingénus : *La Manche*, *Le Cathéchisme*, *La Souris* ; pour la nouvelle corse, *Garantie*, *Saint Crédulus*, *La Gaude* ; l'exquise vision, *Il était une fois* et ces pages poignantes de *Vieux serviteur* ; mais je m'aperçois que je vais tout citer, c'est que tout est à citer, en effet, chacun de ces récits dénote un écrivain de race, un profond observateur, un grand cœur. Et il méritait bien, ce beau et bon livre, le patronage du doux poète de la pitié, de celui qui, en toute occasion, a prêché l'amour « qui tout de même, est consolant aux inconsolés ».

J.-B. SISLEY.

SOCIÉTÉ DE TIR DE LYON

Le Concours d'ouverture commencé, dimanche dernier, se continuera le samedi 9 mai, toute la journée, et se terminera le dimanche 10.

Nous rappelons que ce concours comporte soixante-quatorze beaux prix délivrés au centre à 200 mètres, à la série à 300 mètres, et au revolver à 20 mètres ; toutes armes et tous tireurs admis.

Le déjeuner officiel, pour lequel on est prié de s'inscrire d'avance, aura lieu le 10 mai, à 11 heures 1/2 ; le même jour, clôture du tir à 6 heures, et distribution des prix à 6 heures 1/2. Tous les prix seront exposés au Stand la dernière journée du concours.

Résultats du Concours public du dimanche 3 mai, à 200 mètres (centre) :

1. Dessirier, 21 degrés ; 2. Mayen, 76 ; 3. Jean Ritton, 126 ; 4. Fleury, 127 ; 5. Durret, 128 ; 6. Déchandon, 151 ; 7. Roussel, 176 ; 8. Bourdon, 199 ; 9. F. Mermet, 291 ; 10. Jacques Ritton, 304 ; 11. Janin, 305 ; 12. Perrier, 313 ; 13. Tastevin, 329 ; 10 ; Keller-Dorian, 330 ; 15. Verret, 338.

BIBLIOGRAPHIE

LA CHANSON DE FRANCE

Nous recevons le numéro 10 de cette belle publication éditée à Nancy. Elle contient, avec quatre morceaux de

chant et musique très bien gravés, avec couverture illustrée, deux études intéressantes pour les Lyonnais : « Gustave Nadaud Patriote ».

Nous recommandons cette belle publication aux amis de la bonne musique.

M. Le Bondidier, directeur-administrateur, 5, rue des Michottes, à Nancy.

LA MODE ILLUSTRÉE

Journal de la famille

Paris, 56, rue Jacob

Publié sous la direction de Mme Emmeline Raymond

Les 52 numéros que la *Mode Illustrée* publie chaque année contiennent 52 gravures coloriées sur la 1^{re} page, plus de 2,000 dessins de toutes sortes : dessins de mode, de tapisserie, de crochet, de broderie, et 24 feuilles de patron en grandeur naturelle de tous les objets constituant la toilette, depuis le linge jusqu'aux robes, manteaux vêtements d'enfants ; des chroniques, des recettes etc. Les romans illustrés peuvent être reliés à part

ABONNEMENTS. — Avec gravures coloriées, un an, 14 fr. ; 6 mois 7 fr. ; 3 mois, 3 fr. 50. — Avec planches coloriées : un an, 25 fr. ; 6 moi 3 fr. 50 ; 3 mois 7 fr.

Speacles et Concerts

CONCERTS BELLECOUR

Ouverture prochainement avec l'orchestre du Grand-Théâtre.

CASINO-KURSAAL

79, rue de la République.

Tous les soirs, spectacle varié,

CONCERT DE L'HORLOGE

(Cours Lafayette).

Tous les soirs, à 8 h. 1/2, concert varié. Au programme : Edith Verdel, René Raoult, les Olms and Carbeth. Débuts des Mignons-Narau, duettistes mondains du Casino de Paris ; de Ferrey, dans ses chansons d'actualité ; du comique Canjoint, d'Ogier et de Mlle Bertaut, *Par Téléphone*, un acte et deux tableaux.

CASINO DE CHARBONNIÈRES-LES-BAINS

Orchestre de 30 musiciens. Fêtes enfantines. Jardin d'acclimatation. Petits ânes pour promenades. Théâtre guignol. Jeux divers.

BULLETIN FINANCIER

Les bonnes dispositions du marché se maintiennent, elles sont même fortifiées par l'espoir que le taux de l'Escompte serait abaissé demain à Londres.

Nos rentes sont fermes ; le 3 % à 98,30, sans changement sur la clôture précédente ; l'Amortissable cote 98,30.

Le Crédit Foncier reprend à 698 ; le Comptoir National d'Escompte à 583 ; le Crédit Lyonnais à 1.079.

Nos chemins sont sans changement notable ; le Lyon à 1.410 ; le Nord à 1.832 et l'Orléans à 1.500.

Le Suez s'avance à 3.870.

Parmi les fonds étrangers : l'Extérieure clôture à 88,12 ; l'Italien à 103,65 ; le Portugais à 32,37 ; le Turc D vaut 29,70 et la Banque Ottomane, 599.

Au comptant, les obligations 5 % Victoria Minas sont recherchées à 372.

Les actions Moteurs à Gaz et Constructions Mécaniques sont fermes à 149 et 150 francs.

Eaux Minérales Naturelles

Françaises et Étrangères de toutes provenances

Maison fondée en 1827

E. MAUGUIN

5, place des Célestins, LYON

Concessionnaire de la Source Cachat, d'Evian-les-Bains, en bonbonnes de 10 à 25 litre

LIVRES

Curieux, Secrets, Rares

Médecine, Hygiène

LIBRAIRIE, 21, rue Neuve

Eviter les Contrefaçons

CHOCOLAT MENIER

Exiger le véritable Nom

CROIX VERTE FRANÇAISE

Société de Secours

AUX

MILITAIRES COLONIAUX

Maison de convalescence de Sèvres

LOTÉRIE

Autorisée par Arrêté Ministériel du 10 juillet 1902

Tirage : le 15 Mai 1903

GROS LOT : 100.000 FR.

1 Lot de 10.000 fr.....	10.000 fr.
5 Lots de 1.000 fr.....	5.000 »
30 Lots de 500 fr.....	15.000 »
200 Lots de 100 fr.....	20.000 »
237 Lots.....	150.000 fr.

Tous les lots sont payables en argent

LE BILLET : UN FRANC

EN VENTE A

L'AGENCE FOURNIER

LYON, 14, rue Confort, 14, LYON

Par correspondance, joindre enveloppe portant adresse pour le retour affranchie à 0.15 par quatre billets seulement. — Vente en gros. — Remise aux marchands.

DEMANDEZ PARTOUT

LE THÉ DES MANDARINS

ÉPILEPSIE

Guérison certaine par l'Anti-Epileptique de Liège de toutes les maladies nerveuses et particulièrement de l'épilepsie réputée aujourd'hui incurable.

La brochure contenant le traitement et de nombreux certificats de guérison est envoyée franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

S'adresser à M. FANYAU, pharmacien, à LILLE (Nord).

Le propriétaire-gérant : V. FOURNIER

Imp. P. LEGENDRE & Cie, rue Bellacordière, 14, Lyon

CAOUTCHOUC

dans toutes ses Applications

T. GONTARD

18, Rue Victor-Hugo, LYON

TÉLÉPHONE : 72

Spécialités de VÊTEMENTS IMPERMÉABLES

LOTÉRIE

DE

l'Allaitement Maternel

Au Capital de UN MILLION DE FRANCS

Autorisée par Arrêté Ministériel du 19 décembre 1902

DEUX GROS LOTS :

100.000 fr. 10.000 fr.

Cent dix Lots de 100.000, 10.000, 1.000, 500, 100 fr.

Tous payables en argent

1 FRANC LE BILLET Tirage Irrévocable
30 Juillet 1903

En vente à L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort. LYON

Par correspondance, joindre enveloppe portant adresse pour le retour affranchie à 0.15 c.
pour quatre billets seulement. — Vente gros et détail. — Remise aux marchands**C^{IE} F^{SE} DU GRAMOPHONE**

La plus Parfaite

La plus Puissante

La plus Economique

des Machines parlantes

Pas de nasillement, pureté absolue des sons

GRAND CHOIX DE MORCEAUX

Inusables et Incassables

Ne pas confondre ces Appareils avec
les Phonographes ou Graphophones**DÉPOT GÉNÉRAL : 49, rue de Sèze, 49 — LYON**

TÉLÉPHONE 26-25

Machine à Ecrire LAMBERT, ROLLAND, dépositaire, 49, r. de Sèze

EN VENTE dans tous les kiosques à journaux

0.10 c
Le numéro**LA REVUE BI-MENSUELLE**

DES TIRAGES FINANCIERS

2 fr.
Par an

Publiant tous les Tirages des Valeurs à lots et reproduisant périodiquement la liste des lots non réclamés

Tailleur Smart

12, Rue Grenette, à l'Entresol

COMPLETS DEPUIS 29 FR. PAIEMENT 5 FR. PAR MOIS

Coupe au centimètre. Façon irréprochable

Ne pas confondre avec certaines maisons de crédit qui ne livrent que
la confection. Ouvert dimanche jusqu'à midi**BELLE JARDINIÈRE**

PARIS -- 2, rue du Pont-Neuf -- PARIS

La plus grande Maison de Vêtements du Monde entier

TOUT

CE QUI CONCERNE LA TOILETTE DE L'HOMME ET DE L'ENFANT

Confections pour Dames et Fillettes

SUCCURSALE DE LYON

62, rue de la République, 62

BOSC

Costumier des Théâtres municipaux

LOCATION de COSTUMES

pour Bals Masqués

et Habits

MATÉRIEL SPÉCIAL POUR CAVALCADES

1, rue du Théâtre, 1

derrière le Gd-Théâtre

Anc. M^{re} VIENNET, Fondée en 1837**PIANOS**

9, Place Jacobins, 9

LYON

Ch. MORETTON & C^{ie}

Envoi franco Catalogue Illustré

LE WAGON

INDICATEUR DES CHEMINS DE FER DE

30 c.

PARIS à LYON et à la MÉDITERRANÉE

30 c.

ET INDICATEUR OFFICIEL DES

Compagnies de l'Est de Lyon et de l'Ouest Lyonnais

SERVICE D'HIVER

En vente à l'Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

et dans ses Succursales, Librairies, Bureaux de tabac et Gares

ENFANTS TUBERCULEUX (Omerson, St-Pol-s.-Mer)

LOTÉRIE

Autorisée par Arrêté Ministériel du 20 novembre 1901

TROIS GROS LOTS

50.000 fr. 250.000 fr. 20.000 fr.2 Lots de 5.000 fr. 10.000 fr. | 20 Lots de 500 fr. 10.000 fr.
10 — 1.000 fr. 10.000 fr. | 500 — 100 fr. 50.000 fr.535 Lots: **400.000 fr.** — Tous les lots sont payables en argent

Tirage: 10 Juillet 1903 — LE BILLET: UN FRANC

Les Billets de la Loterie, tirage 10 juillet 1902, NE PARTICIPENT PAS au tirage du 10 juillet 1903

La Date du Tirage est portée au verso du Billet